Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 39 (1949)

Heft: 3-4

Artikel: Le pont des chèvres = L pon de tchivr

Autor: Surdez, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1005763

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les sonnailles

Et le troupeau s'ébranlait pour le retour au «bas». On avait «enclocheté» les vaches. Sonnailles et clarines menaient grand tapage.

Au XVIIIme siècle s'épanouit une floraison de somptueux colliers de vaches. On assiste présentement à un renouveau de l'art du corroyeur. Les *rịmos* sont ornés parfois des armoiries de leur propriétaire.

Autrefois, de temps à autre, l'on voyait un troupeau monter à l'alpage sans sa batterie de cloches: le maître de la ferme était décédé et, en signe de deuil, la *poyạ* se faisait sans que l'on mît au cou des vaches sonnailles et clochettes. Cette ancienne et très respectable tradition fut encore observée en 1936, au domaine de Cuquerens, près de Bulle. Le maître de la maison, M. Oscar Romanens, étant décédé dans l'année, la montée se fit en silence.

On nous a signalé, d'autre part, que l'usage fut observé en 1947 au Pâquier.

Le passage du troupeau

Il était coutume, pour les propriétaires bullois qui louaient leurs montagnes, de veiller au passage du troupeau, lorsqu'il traversait la ville. On extrayait de la cave une bouteille de choix, et le propriétaire ou quelqu'un de sa famille servait la «verrée» aux armaillis, sur le pouce.

Les tenanciers de cafés font très souvent ce geste à l'égard de leurs habitués et connaissances, et il est fréquent de voir la sommelière, lorsque s'annonce le carillon du troupeau, sortir de l'établissement avec plateau et verres, et offrir à la régalade une picholette de vin blanc.

Le pont des chèvres - *Lə pon dẽ tchị^ə^vr*

par J. Surdez, Berne.

Le petit village d'Ocourt situé au bord du Doubs, en aval de Saint-Ursanne, ne compte guère qu'une quinzaine de maisons. Ses habitants sont des pêcheurs, des bûcherons, des petits éleveurs de chèvres ou de «rouges-bêtes»[1]. Il était autrefois assez important mais, durant la guerre de trente ans[2], la population en fut décimée par la peste[3], le fer, et, en 1635, il fut réduit en cendres.

[1] *roụdj-bẹ̃t*, bêtes à cornes au pelage rouge et blanc.
[2] *Dyị^ə^r dẽ Chuẹ̃d*, Guerre des Suédois.
[3] *lè pẹ̀cht*, ou *lẽ bósạt*, la variole.

La vallée du Doubs encaissée entre deux montagnes aux roches percées de «baumes»[1], et arrosée par une rivière dont les débordements sont parfois effrayants, est une contrée presque aussi riche en légendes que la Basse-Bretagne. Des variantes de l'une ou l'autre de celles que j'y ai récoltées concernant les fantômes et les intersignes se retrouvent dans la «Légende de la mort» d'Anatole Le Braz.

J'ai déjà parlé, dans le «Folklore suisse», de la «Sellette du Coucou»[2] et de la «Roche du Brochet»[3]. On trouvera nombre d'autres curieuses légendes de la vallée en question, recueillies à Biaufond, à Goumois, à Soubey, à St-Ursanne, et à Ocourt surtout, dans le «Doubs fantastique», un article folklorique publié en mai 1938, par le «Bulletin pédagogique des Instituteurs bernois». J'y donne une version en français de la «fôle» des quatre chèvres[4] qui s'en allèrent un jour à la «bénichon»[5] d'un village voisin et qui rencontrèrent le loup au milieu du pont du Doubs. La version patoise, quelque peu différente, figure parmi la quarantaine de contes fantastiques acquis par la «Société suisse des Traditions populaires» et dont dix seulement, ceux en parler de la Montagne des Bois, ont déjà paru dans les «Archives».

Ces deux variantes dérivent vraisemblablement de la légende suivante où il est question de quatre jeunes filles rentrant nuitamment à une heure indue et qu'une fée métamorphosa en chèvres, pour déjouer les manoeuvres du Malin.

Il arriva une fois que quatre jeunes filles du village d'Ocourt se rendirent, à la «raie de la nuit»[6], à la fête d'Epiquerez[7]. Un homme vêtu de rouge, dégageant une odeur de soufre et qui avait des pieds fourchus, les arrêta au milieu du pont. C'était le diable. «Tu te donneras à moi», dit-il à la première. «Ne voyez-vous pas que je suis «sèche à bois» ?[8] lui répondit-elle, «Prenez plutôt celle qui me suit. — Tu te donneras à moi», dit-il à la seconde. «Ne voyez-vous pas que je suis trop grasse ? Prenez plutôt celle qui me suit. — Tu de donneras à moi», dit-il à la troisième. «Ne voyez-vous pas comme je suis laide ? Prenez plutôt celle qui me

[1] *bām* s. f., caverne, grotte.

[2] *Sèlạt à Koukọu*, sorte de siège de pierre naturel, au-dessus d'Ocourt.

[3] Grand roc émergeant du Doubs, en amont d'Ocourt, *Rou͡ètch ā Bou͡ètchạ*.

[4] *Lè fọ̀l dḗ kẹ̀trə tchiᵊvr.*

[5] *bniᵊsoṇ* s. f. pl., fête du village, dédicace.

[6] *lè rouᵊ d lè nœ̀*, ou *è rouᵊ-nœ̀*, la tombée de la nuit; *lè rouᵊ di djou͡é*, ou *è rouᵊ-djou͡é*, l'aube.

[7] *ḗ Pityrẹ̄*, aux Piquerez, à Epiquerez; *pityrẹ̄* ou *tyityrẹ̄*, moustique; les gens de ce village sont surnommés *lé pityrẹ̄*, les Moustiques (Il y a un marécage non loin du village). Ce ne sont donc pas des *pịk-mịᵊdj*, des *pique-m . . .*, comme d'aucuns le prétendent. *Pịty-rḗ* signifie aussi pique pois frits.

[8] *sạtch è bò̀*, sèche comme du bois.

suit. «Tu te donneras à moi», dit-il à la dernière, qui était belle comme un miroir. Mais elle invoqua sa marraine, la bonne fée du Tremblot[1], qui les changea toutes quatre en chèvres bien encornées: la Maigrelette, la Grassouillette, la Grivelée et la Joliette. Elles eurent tôt fait de culbuter le Vilain et d'escalader la côte de Montpalais[2].

Ce qu'elles s'en donnèrent, là-haut, de boire, de manger, de danser la «longue»[3]. Les coqs chantaient pour la seconde fois, le lendemain, quand elles se retrouvèrent à l'entrée du pont. La mauvaise rencontre de la veille leur revint seulement en mémoire. Des heures durant, les étourdies n'y avaient plus songé. La Joliette invoqua de nouveau la bonne fée du Tremblot qui les changea une seconde fois en chèvres.

Satan, qui avait pris la forme d'un bouc, les attendait au milieu du pont. «Le Bouc de Seleute»! s'écrièrent les quatre jeunes filles, ou plutôt les quatre chèvres, en s'approchant joyeusement de lui. «Suivez-moi dans la «Grande Baume»[4], leur ordonna-t-il. Il eût fallu les voir gambader amont le chemin de Graittery[5]. Sans hésiter, elles pénétrèrent à la suite du bouc, dans l'antre sombre et profond.

On ne revit plus jamais les quatre jeunes «bénichonneuses»[6]. Des «camps volants»[7], qui passèrent plus tard la nuit dans la «baume» en question, prétendirent avoir ouï, au deuxième chant du coq, des bêlements qui rappelaient des sanglots de jeunes filles.

Est-ce depuis lors que le pont de bois, jeté sur le Doubs, s'appelle le «pont des chèvres»? Est-ce peut-être parce que, de nos jours encore, un troupeau de ces capricieux ruminants y passe le matin, en automne, pour se rendre à la vaine pâture, dans la «Fin des Prés»[8], et le soir à la nuit tombante, pour regagner les étables au village? Ou est-ce tout simplement parce que ce pont de bois — remplacé par un pont de fer, depuis une quarantaine d'années — est le pont des gens d'Ocourt surnommés les Chèvres[9], tandis que leurs voisins de Seleute sont les Boucs[10] et ceux d'Epiquerez les Moustiques?[11]

---

[1] *Tranbyạ*, ferme française non loin des limites des communes d'Ocourt et d'Epiquerez.

[2] *Mon palẽ*, Mont pelé, ferme de la commune d'Ocourt.

[3] *lè lọndj* ou *l'èdjólạt*, ancienne danse jurassienne, sorte de branle (ou *brạ̄l*).

[4] *Grōs Bạ̄m*, grande caverne au-dessus d'Ocourt.

[5] *Grètrị*, pâturage rocailleux de la commune d'Ocourt.

[6] *beni°snẽr*, ici, s. f.: femme prenant part à une «*bénichọn*».

[7] *kin-voulin*, tzigane, nomade, ou *sèrèzin*, ou *bóémyin*.

[8] *Fin dẽ prẽ*, «finage» ou prairie des Prés, ou fin (bout) des prés.

[9] *lẽ Tchị°vr*.

[10] *lẽ Bók* ou *lẽ Bouétchạ*.

[11] Voir la note 10 (page précédente).